Document generated on 08/10/2025 7:25 a.m.

Mens
Revue d'histoire intellectuelle et culturelle

Serge Gagnon. *Destin clandestin : autobiographie intellectuelle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2016, 228 p.

Daniel Poitras

Volume 17, Number 1-2, Fall 2016, Spring 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1050802ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1050802ar

See table of contents

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)
1927-9299 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Poitras, D. (2016). Review of [Serge Gagnon. *Destin clandestin : autobiographie intellectuelle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2016, 228 p.] *Mens*, *17*(1-2), 217–219. https://doi.org/10.7202/1050802ar

Tous droits réservés © Mens, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Serge Gagnon. *Destin clandestin : autobiographie intellectuelle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2016, 228 p.

Le genre de l'autobiographie n'a jamais été particulièrement prisé par les historiens, ce qui rend d'emblée ce livre intrigant, d'autant plus que Serge Gagnon parle d'un « parcours de vie écoulé dans la semi-clandestinité ». Il ne s'agit pourtant pas d'un livre sur les suites de la Révolution française ou sur la dissidence soviétique, mais sur le Québec de l'après-Révolution tranquille. On y suit l'itinéraire de l'auteur à partir de trois chemins : l'œuvre historienne, les aléas professionnels à l'université et l'engagement catholique.

Après un survol de sa jeunesse et de son entrée au collège classique, Gagnon aborde son parcours académique, qui débute à l'Université Laval au début des années 1960, sous l'égide de Marcel Trudel et de Jean Hamelin, véritables éveilleurs de vocation historienne. Rapidement, le jeune Gagnon fait sa marque et côtoie les grands historiens du Québec et du Canada. Les opportunités scientifiques et les offres d'emploi abondent (Sir George Williams, Ottawa, Trois-Rivières), et Gagnon semble avoir l'embarras du choix. À cet égard, le « destin clandestin » ne saute pas tout de suite aux yeux, et les tribulations professionnelles de Gagnon feraient sourire la masse des post-doctorants de notre époque. Mais ce n'est pas le seul choc générationnel qui les attend.

Les démêlés de Serge Gagnon l'historiographe occupent le quatrième chapitre, dans lequel on revisite ses passes d'armes avec Fernand Ouellet et Ronald Rudin. Le « mystère » de la transition scientifique (de l'historiographie à l'histoire des mentalités) s'éclaircit graduellement. L'un des historiens québécois les plus « français » de sa génération, Gagnon va bientôt privilégier la religion, la famille, la mort et le sexe d'hier à aujourd'hui. Mais cette transition tient tout autant à l'engagement (disons « moral ») de l'historien avec le grand combat qui, après la semi-clandestinité, va s'affirmer chez lui au cours des années 1980-2000 : celui pour la reconnaissance de l'importance

de la religion catholique. Conséquemment, c'est toute la société québécoise dite post-religieuse qui passe au tordeur.

Il ne s'agit pourtant pas d'un catholicisme social pétri d'influences personnalistes ; la némésis de l'historien, qui se fait essayiste pour l'occasion, c'est la « modernité hédoniste » d'un Occident qui « carbure aux appels à la jouissance » (p. 101). Ce combat – qu'il devine perdu d'avance – cristallise toute l'autobiographie de Gagnon, révélant par là une certaine nostalgie de l'expérience du temps où le présent, à force d'efforts, de rigueur et de volonté, était sacrifié sur l'autel du futur. Le lecteur doit alors encaisser le choc d'un moralisme dans lequel fusent les récriminations contre l'absence d'autorité à l'école, la famille éclatée, la baisse du taux de fécondité, la jeunesse corrompue et l'enseignement de la masturbation [*sic*]. Le livre aurait d'ailleurs pu s'intituler *Le Québec ou les infortunes de la vertu*.

Mais tout n'est pas perdu pour le lecteur de bonne volonté ; en mettant les choses en perspective, il pourra s'attacher par un autre chemin à ce parcours somme toute atypique pour un historien québécois. Serge Gagnon, qui a souvent dû montrer patte blanche à ses collègues pour ne pas brusquer leur sensibilité antireligieuse, exemplifie en fait les tribulations d'un croyant catholique dans une période athée ou agnostique. Il est également en porte-à-faux avec le fédéralisme et l'indépendantisme. C'est à ce sujet que le destin clandestin se révèle un peu mieux.

L'égo-histoire de Serge Gagnon, si elle n'est pas aussi fine que les portraits d'historien qu'il traçait lui-même dans ses premiers ouvrages, donne plusieurs matériaux pour une analyse médiologique. L'historien consacre une grande partie de l'ouvrage à l'accueil (universitaire et public) fait à ses livres, ce qui soulève la question de la réception, souvent difficile lorsque les « valeurs » sont exposées avec transparence, de certaines histoires. On y suit également l'aventure d'un Québécois au fil des tribulations du biculturalisme canadien et des collaborations scientifiques qui en découlent au cours des années 1960-1970. Gagnon, un des rares historiens québécois de cette époque à être bien connecté aux réseaux canadiens-anglais, doit naviguer

entre les courants fédéraliste et séparatiste, optant finalement pour le « mariage de raison » entre le Québec et le Canada.

En terminant la lecture du livre, j'ai mis le doigt sur mon malaise, qui se résume à un fait : ce livre aurait dû être écrit par quelqu'un d'autre. Serge Gagnon, en voulant donner l'heure juste sur son apport à l'historiographie, revisite les comptes rendus élogieux de ses ouvrages, ferraille à quarante ans de distance avec ses critiques, énumère la quantité de ses livres vendus ou utilisés dans les plans de cours de ses collègues… Entreprise de réhabilitation, l'égo-histoire de Serge Gagnon, en fin de compte, touche peu le lecteur ; c'est, en fait, le témoignage d'un conservateur non conformiste qui suscite la curiosité.

Mais à trop insister sur cette curiosité, je risquerais de ranger ce livre dans un certain *folklore*, alors qu'il nous invite plutôt, à coups d'esquisses un peu désordonnées, à assumer un malaise persistant dans le récit collectif québécois. Bien que la solution de Serge Gagnon (travailler plus, jouir moins) puisse apparaître à plusieurs comme une inversion compensatrice typique – et déjà fortement datée – de la génération des baby-boomers, l'invitation à réfléchir autrement à la grande rupture symbolique que fut la Révolution tranquille demeure pertinente.

— Daniel Poitras
Université de Toronto

Alex Gagnon. *La communauté du dehors : imaginaire social et crimes célèbres au Québec (XIXe-XXe* siècle), Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2016, 500 p.

« Dans une société en mouvement, le fait divers est un épicentre » (p. 8-9), nous explique Ivan Jablonka dans l'introduction à son récit-enquête *Laëtitia ou la fin des hommes*. Un constat similaire guide l'étude d'Alex Gagnon, par ailleurs contemporaine au livre de Jablonka. Parue en 2016, *La communauté du dehors* prend appui sur trois faits divers du XIXe siècle, trois crimes devenus célèbres, pour recomposer la généalogie des représentations du criminel et exposer